

HEGEL ET L'ORNITHORYNQUE

Robert Brandom, *Rendre explicite, raisonnement, représentation et engagement discursif*, vol. I, trad dirigée par I. Thomas Fogiel, Cerf, coll. Passages, 2010, 503p. 64 €

Le lecteur de *Rendre explicite* aura l'impression d'avoir affaire à une sorte d'ornithorynque philosophique. Son auteur développe une « pragmatique normative » et « inférentialiste » inspirée d'une philosophie du langage issue de Wittgenstein, Sellars et Dummett en même temps qu'il prétend retrouver l'inspiration de la théorie kantienne de l'autonomie et de l'idéalisme hegelien. Bien que Brandom ne cède jamais à la recherche de l'obscurité typique de la philosophie allemande, il se dégage de ce livre éléphantique (ce n'est que le premier volume¹) une lourdeur toute germanique. S'agirait-il d'une de ces synthèses culinaires dont les Américains sont friands? Brandom n'est pas le premier philosophe anglophone à se réclamer de Kant et de Hegel. Il a derrière lui la longue lignée des hegelien anglais du dix-neuvième siècle (contre lesquels réagirent les fondateurs de la philosophie analytique, Moore et Russell) et les pragmatistes comme Peirce, Royce et Dewey, qui admiraient fort Hegel.

L'ascendance directe des idées de Brandom vient de Wilfrid Sellars, l'auteur de *Science, perception and reality*². Contre Roderick Chisholm, qui représentait aux Etats-Unis les idées de Brentano, Sellars soutenait que l'intentionnalité n'est pas une propriété intrinsèque des états mentaux accessible à la première personne, mais une propriété de leur attribution à la troisième personne, répondant à certaines normes³. Croire qu'il y a un arbre dans le jardin ce n'est avoir une représentation d'un arbre mais c'est être susceptible d'exprimer cette pensée linguistiquement, d'en inférer d'autres à partir d'elle et de se la voir attribuer par un tiers. On ne peut dire que je crois qu'il y a un arbre que si je peux manifester, par un jugement, mon engagement vis-à-vis d'une phrase signifiant qu'il y a un arbre. L'expression de cet engagement, et la reconnaissance par autrui du fait que j'y suis autorisé par mes assertions (actuelles ou potentielles) est normative. Il n'y a donc de pensée et de sens que dans le cadre de la reconnaissance de divers engagements et autorisations normatifs au sein d'une communauté d'agents qui en « gardent la marque » (*keep score*). Avoir une pensée c'est avoir un « statut déontique », c'est à-dire souscrire, au moins implicitement, à un engagement qu'il faut « rendre explicite » - l'équivalent de la conscience de soi dans la *Phénoménologie de l'esprit*. Posséder un concept c'est être capable de suivre une règle. A la suite de Wittgenstein, Brandom soutient que les concepts et les règles doivent être publics et reposer sur des usages et des pratiques sociales. Ce ne sont ni des lois du comportement ni des manifestations d'états mentaux internes. L'esprit est tout entier au dehors, dans la communauté des pratiques normatives. Selon la formule de Sellars, penser, c'est se situer dans « l'espace des raisons ». Rendre raison, selon la conception kantienne, c'est manifester son autonomie en souscrivant aux normes de la pensée et en respectant les obligations qu'elles imposent à tout être rationnel. Voilà pour le kantisme dont Brandom entend donner la traduction « pragmatique ». Ajoutez à cela l'idée que la raison n'est pas la représentation d'une réalité externe, mais l'expression

¹ Le même éditeur a publié, un an avant celle-ci, une traduction, par d'autres traducteurs, d'un autre livre de Brandom, *L'articulation des raisons*, Cerf, 2009 dans lequel des termes clefs sont traduits différemment. Ainsi *entitlement* est dans *Rendre explicite* traduit par « habilitation », alors qu'il est traduit là par « autorisation », qui semble meilleur et moins juridique, et *claim* est traduit ici par « prétention » (ce qui est un solécisme) alors qu'il est là traduit par « affirmation ». C'est fâcheux. Les traducteurs auraient pu se concerter.

² Traduction partielle dans Sellars, *Empirisme et philosophie de l'esprit*, Combas, L'Eclat 1992

³ Voir la correspondance Chisholm/ Sellars, in F. Cayla, *Routes et dérives de l'intentionnalité*, L'Eclat 1991

d'un esprit objectif qui s'incarne dans des institutions historiques, et vous avez le fumet hégélien de votre rôl. Celui-ci se renforce encore quand on considère la conception brandomienne des concepts. Ceux-ci n'existent que par les inférences auxquelles ils donnent lieu, mais ces inférences ne sont pas formelles mais « matérielles » (par exemple « S'il pleut, les rues sont mouillées » : le concept de pluie ne s'infère par logiquement de celui de « rues mouillées »). Articuler des raisons, c'est déployer des concepts dans des inférences en vertu de leur contenu et pas seulement de leur forme. C'est l'équivalent brandomien de la « médiation » hégélienne, et nous voilà sur la route d'une conception de la logique qui nous rapproche du philosophe de Iéna (Hegel) mais qui nous éloigne d'autant du logicien de Iéna (Frege). Il n'est pas surprenant que ces idées aient plu à Habermas, qui salua le livre de Brandom comme un événement, et y vit un allié de sa popre conception de l'agir communicationnel, et par Richard Rorty, qui vit en lui un allié de son « néo-pragmatisme ». Va-t-on assister à la naissance du hegelianisme analytique, ou du pragmatisme analytico-hegelien? Analytiques et continentaux vont-ils s'embrasser Folleville ?

C'est là que le bât blesse. Il y a plus d'un siècle les fondateurs de la philosophie analytique (ou leurs prédécesseurs autrichiens) réagirent contre l'idéalisme allemand en l'accusant de réduire le réel à la pensée. Ils défendirent le réalisme métaphysique, l'atomisme des concepts et l'objectivité de la vérité et des normes. Pour que l'entreprise de conciliation de Brandom réussisse, il ne suffit pas qu'il produise un *remake* de Kant et de Hegel, mais aussi que sa « pragmatique inférentialiste » ne revienne pas à un pur et simple idéalisme ou à une logique pré-frégéenne. Or c'est loin d'être évident. A partir du moment où l'on définit la l'objectivité comme le produit d'un accord des sujets engagés dans une pratique commune d'assertions, la vérité se réduit à l'assertabilité et à la justification (peut-être idéale) et cesse d'être la correspondance à des faits indépendants. Cela s'accorde avec les conceptions de la vérité comme consensus qu'apprécient des auteurs comme Dewey, Rorty et Habermas, mais cela va à l'encontre notre intuition courante qu'on peut être parfaitement justifié à croire quelque chose, même idéalement, sans que ce soit pour autant vrai. On trouvera une autre confirmation de cet idéalisme rampant si l'on considère la définition de la négation logique que donne Brandom. Pour lui un énoncé est la négation d'un autre si l'engagement vis-à-vis de l'un interdit l'engagement vis-à-vis de l'autre. Mais cette définition est incompatible avec la notion de vérité objective qui implique qu'il n'y ait des assertions qui peuvent être vraies même quand il n'y a pas de garanties qu'elles le soient. Il faut donc à Brandom renoncer à la notion classique de vérité logique et réformer la logique en termes pragmatiques. Ce n'était pas la peine d'en arriver là si c'était pour revenir à l'infâme « logique » hegelienne, où toutes les vaches sont noires. Finalement, il y a la question de la normativité, qui est un peu le thème central du livre. Brandom défend l'idée que la pensée, dans son exercice même, est normative : juger, parler, interroger, prédiquer, faire référence à des objets, tout cela présuppose la conformité à des normes et à des « statuts normatifs ». Brandom est anti-naturaliste : les normes et les règles ne se réduisent ni à des faits ni à des régularités, mais sont des produits de notre acquisition de statuts normatifs dans notre langage. Il n'y a donc de normes que parce que nous *nous tenons nous-mêmes comme liés par des normes*. Les normes ne sont ni dans un ciel platonicien ni dans la nature, ce sont nous qui les faisons. Mais Brandom nous dit aussi qu'il y a des normes « de haut en bas » (*all the way down*), ce qui veut dire que même la distinction entre le normatif et le factuel, entre norme et nature est normative. Cela ressemble fort à ce type de doctrine que l'on appelle du constructivisme social ou du relativisme: il n'y a pas de faits, juste des interprétations. L'ornithorynque analytique a encore du chemin à faire pour nous montrer qu'il peut se frayer une voie entre le Charybde de l'hegelianisme et le Scylla du relativisme social.